

Images d'un cloître Jules-Ernest Livernois chez les Ursulines

Francine Rémillard

Volume 3, Number 2, Summer 1987

150 ans de photographie : images oubliées de la capitale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rémillard, F. (1987). Images d'un cloître : Jules-Ernest Livernois chez les Ursulines. *Cap-aux-Diamants*, 3(2), 33–36.



Le parloir grillagé des élèves où les jeunes filles pouvaient, une fois la semaine, entre midi et une heure, voir leurs proches. Photographie prise vers 1888 par Jules-Ernest Livernois montrant le parloir situé dans l'aile Saint-Joseph, érigée en 1857. (Archives publiques du Canada).

IMAGES D'UN CLOÎTRE

JULES-ERNEST LIVERNOIS

CHEZ LES URSULINES

par Francine Rémillard*

«*Qui n'a souhaité franchir un jour cette porte intérieure massive, gardienne des cloîtres inviolables, de l'un des édifices des plus romantiques au monde, qui a été une porte d'honneur pour les gouverneurs de l'Empire français ou britannique et pour les hôtes royaux qui ont mis le pied au Canada et que seul l'ordre personnel des rois et des vices rois peut ouvrir*». (William Wood).

L'image à véhiculer

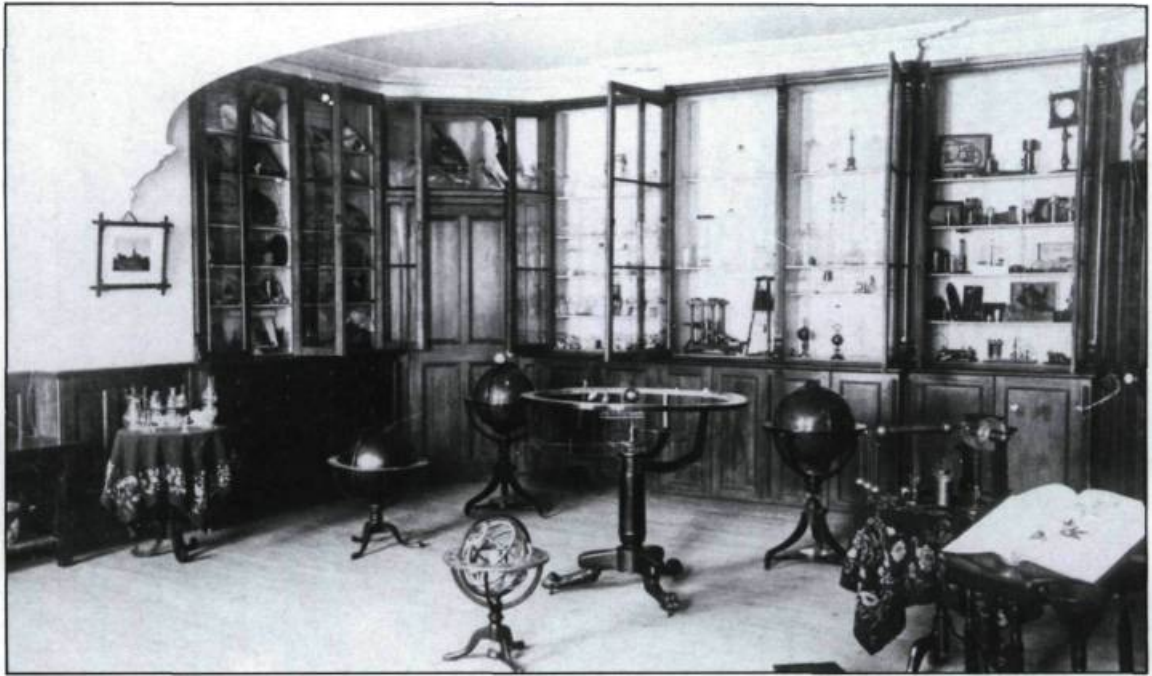
C'est à l'initiative de l'entrepreneuse Mère Marie de l'Incarnation (1599-1672) et grâce au support moral et financier de Madame de la Peltrie (1603-1671) qu'est fondée à Québec, en 1639, la communauté des Ursulines. Vivant sous la clôture papale jusqu'en 1967, les Ursulines ne sortent jamais de leur enclos et se consacrent entièrement à la prière et à l'éducation des jeunes filles. C'est d'ailleurs ce rôle qu'elles jouent depuis des siècles en Europe.

Après 1760, les Ursulines, proposent à leur clientèle des cours dans les deux langues. Ainsi donc les jeunes Anglo-protestantes côtoient les Franco-catholiques. Les litanies et le «bénédicite» se chantent dès lors un jour en français et un jour en anglais.

Dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle, au moment où Jules-Ernest Livernois réalise une série de photographies sur le monastère, les Ursulines jouissent déjà d'une réputation d'excellence. Toutes les grandes familles de Québec leur confient l'éducation de leurs filles. Le programme de formation dure 7 ans. Il offre à la clientèle le choix entre le pensionnat et le demi-pensionnat. Grâce au cahier manuscrit de la *Division des heures*, conservé aux Archives des Ursulines de Québec et rédigé par l'abbé Thomas Maguire, aumônier de l'institution pendant 22

* Restauratrice, Centre de conservation du Québec

Globe terrestre, globe céleste, berbier, cabinet de chimie et de physique, illustrent une partie du laboratoire de sciences. (Photographie de Jules-Ernest Livernois, vers 1888, Archives nationales du Québec).



ans, on connaît heure par heure, jour par jour et classe par classe, l'occupation du temps des pensionnaires de l'institution.

La journée commence à 5 heures trente et se déroule presque entièrement dans le silence: silence au dortoir, silence au réfectoire, silence à la chapelle, silence dans les classes et dans les corridors. Beaucoup de temps est réservé à la prière et à l'étude. Tout changement d'activité est commandé à la sonnette: sonnette pour ouvrir le pupitre, sonnette pour le refermer, sonnette pour saluer, sonnette pour sortir. Beaucoup d'énergie est aussi investie dans l'apprentissage de l'écriture: calligraphie et composition. Enfin on y

apprend les travaux à l'aiguille et la musique, compléments essentiels à l'éducation d'une femme du monde. Est-ce donc pour véhiculer cette image de discipline, de piété et de raffinement que les Ursulines retiennent les services d'un photographe? Déjà, dans la décennie de 1860, les religieuses s'étaient rendues chez le photographe: le corpus des Livernois en contient plusieurs dizaines, quelques vues montrent aussi les élèves s'amusant dans la cour à la lumière du jour. En même temps que le tourisme se développe dans la capitale, l'intérêt de connaître la vie derrière les murs va croissant. Les Livernois, profitant du fait que leurs filles fréquentent l'institution, s'aventurent dans les longs corridors cente-

Salle de réception du pensionnat où se tient à chaque année en juin l'examen public. La cérémonie très attendue, est généralement présidée par le lieutenant-gouverneur qui remet les prix. (Photographie de Jules-Ernest Livernois, v. 1888, Archives nationales du Québec).



106 — ORCHESTRE DU PENSIONNAT



*La salle de récréation où les pensionnaires viennent jouer au croquet, au piano et autres jeux.
(Photographie de Jules-Ernest Livernois v. 1890, Archives nationales du Québec).*

naires, scrutent les espaces grillagés, observent les mouvements des religieuses entre la prière, le sommeil et l'enseignement, s'amuse avec les pensionnaires et réalisent de véritables photo-reportages qui dévoilent le couvent cloîtré.

Dans l'âme de Québec

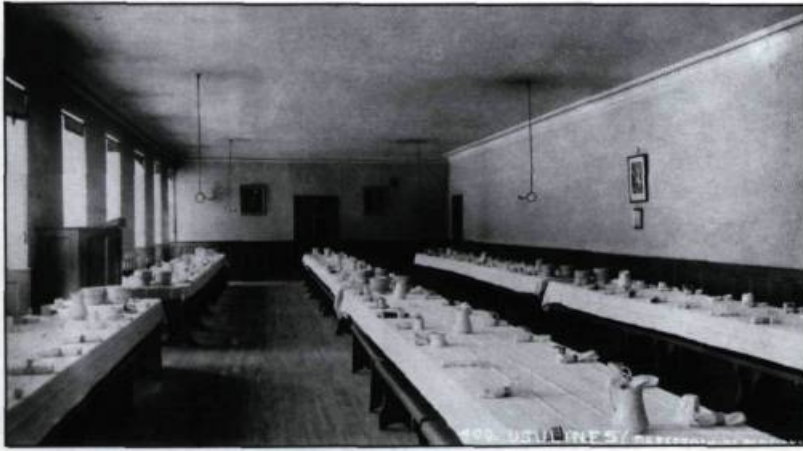
Les photographes Livernois pratiquent leur métier de photographe pendant trois générations: Jules-Isaïe, de 1858 à 1865, Jules-Ernest, son fils de 1870 à 1900 et Jules, son petit-fils, de 1900 à 1933. Leur travail et celui de leurs émules nous racontent en image un siècle de vie à Québec depuis la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

On ignore de quel moment précis datent les photographies présentées ici. Sans doute les avait-on commandées en prévision du 250^{ème} anniversaire de la fondation de la communauté de Québec (1889). De même on ne saurait préciser exactement le moment où Jules-Ernest Livernois est autorisé à pénétrer dans l'enceinte claustrale. On sait que trois de ses soeurs fréquentent le pensionnat: Julia, de 1863 à 1867, qui meurt à sa sortie du couvent, Wilhelmine, de 1869 à 1879, qui prendra le voile sous le nom de Mère Marie du Calvaire avant d'être emportée par la typhoïde (1879) et Ernestine de 1869 à 1876, morte aussi dans la vingtaine (1880). On trouve dans le *Livre des pensions* de 1864 à 1887 un contrat d'échange de services entre la Maison Livernois et les Ursulines couvrant les frais d'éducation d'Ernestine et de Wilhelmine. Ce genre de troc se pratique fréquemment chez les Ursulines. A l'époque où les deux jeunes filles entrent au pensionnat, le père, Jules-Isaïe Livernois, est décédé depuis quatre ans et Jules-Ernest l'a déjà remplacé au studio.

Mais faut-il s'étonner que la maison Livernois, bien implantée au Séminaire de Québec, reçoive la confiance des religieuses si intimement liées par leurs affaires aux prêtres enseignants qui leur fournissent matériel didactique, tutorats spécialisés et support moral? Une attitude de confiance qui ne se démentira jamais par la suite: Jules, le fils de Jules-Ernest, succèdera à son père comme photographe du monastère. Comme son père et son grand-père avant lui, il leur confiera l'éducation de sa fille.



*Corridors aux planchers de bois où le silence est de rigueur. Seuls les signes sont permis pour communiquer. Section de l'aile Sainte-Famille, construite en 1686 et photographiée par Jules-Ernest Livernois en 1910.
(Archives nationales du Québec).*



Le réfectoire pouvait accueillir 180 élèves. Sur la table, la tasse et le couvert qui font obligatoirement partie du trousseau de l'élève. (Photographie de Jules-Ernest Livernois, vers 1888, Archives nationales du Québec).

C'est donc grâce à cette longue histoire d'amour qui permettait aux Livernois de vendre aux touristes, par l'intermédiaire de leurs albums de comptoir, des photographies prises au couvent, grâce à elle donc, que par la magie des images nous aussi avons pu pénétrer au cœur même du XIX^{ème} siècle, dans le sein du plus romantique coin de la vieille capitale: le monastère des Ursulines, le lieu où, aux dires de l'écrivain français Pierre Méliès se trouve l'âme de Québec: «*Le vrai Québec n'est pas dans cette cité suburbaine aux rues banales et laides, semblable à toute autre ville du continent*». Le vrai Québec se trouve derrière les murs des maisons bourgeoises et ceux des monastères où les nonnes mènent leur vie ascétique, inchangé depuis des



Jules-Ernest Livernois à l'âge de 40 ans. (Portrait de Raymonde Bérubé, 1987).

siècles. «*L'étranger ne voit que des points de vue, des monuments, des façades, s'extasie sur les curiosités signalées dans les guides: jamais il ne pénétrera l'âme de Québec dont il peut seulement humer de loin le parfum insolite*». ♦

L'Office national du film du Canada

**«NOUS TRANSFORMONS
LES IDÉES CRÉATRICES
EN FILMS NOVATEURS.»**



Office
national du film
du Canada

National
Film Board
of Canada